Document généré le 26 juin 2025 00:19

Recherches sociographiques

Commentaire

Clément Cormier

Volume 3, numéro 1-2, 1962

Situation de la recherche sur le Canada français

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055124ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055124ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cormier, C. (1962). Commentaire. *Recherches sociographiques*, *3*(1-2), 168–170. https://doi.org/10.7202/055124ar

Résumé de l'article

Le titre même de cette communication indique dès le départ deux lacunes majeures des recherches sociologiques sur le Canada français. Il est en effet bien symbolique que l'on doive traiter comme un même sujet les études sur les milieux de travail et l'analyse de la stratification sociale. Ceci indique combien nous avons encore peu développé ces deux domaines de recherche. Nous croyons pourtant qu'une connaissance plus précise de la division de notre société en classes et en strates sociales apporterait l'armature centrale à presque toutes nos recherches sociographiques. Il est frappant de constater, en parcourant notre littérature sociologique, combien nos chercheurs déplorent souvent cette lacune. L'appartenance à une strate ou à une classe sociale constitue en effet une des variables les plus communément utilisées en recherche sociologique. Le fait que l'on ne puisse s'appuyer sur un ensemble de travaux dans ce domaine impose donc toujours de sérieuses limitations à nos recherches.

De même, dans une société industrielle et technologique qui vient tout juste de succéder à une société de type agricole et artisanal, les milieux de travail sont des objets d'étude privilégiés pour le sociologue. L'évolution globale des occupations, les transformations des conditions de travail dans un grand nombre d'emplois, l'adaptation à de nouveaux modes et à de nouveaux milieux de travail, la mobilité professionnelle, voilà autant de problèmes qui se présentent dans l'usine, dans l'entreprise commerciale, dans le bureau, dans l'école ou l'université, etc. C'est dans ces cadres en évolution que se façonne une partie de la culture et de la mentalité de la population.

Les traditions marxistes et durkheimienne à la fois nous ont appris à ne pas minimiser — sinon à privilégier — l'impact de l'infrastructure de la division du travail sur l'ensemble socio-culturel.

C'est donc sous le signe de cette double lacune que se situe le présent exposé. Ceci n'est cependant pas dit pour diminuer l'importance des travaux déjà faits. Les jalons posés prennent au contraire une plus grande valeur du fait qu'ils indiquent une première orientation pour les recherches que l'on peut espérer dans un avenir prochain.

En analysant ces travaux, il m'a semblé qu'on pouvait les regrouper sous trois thèmes principaux : l'évolution historique de la structure occupationnelle, la répartition des groupes ethniques dans les différentes catégories d'emplois et les études de stratification et de mobilité sociales. Ce sont ces trois thèmes que je me propose de présenter successivement.

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

COMMENTAIRE

M. Tremblay a intitulé son travail : « L'état des recherches sur la culture acadienne ». Nous aussi, nous parlons de l'Acadie, mais, à moins que ce ne soit au figuré, je me demande si nous avons raison. L'Acadie fut autrefois une entité géographique et politique, avec son gouverneur propre, autonome autant qu'une colonie pouvait l'être. Mais cette entité politique a cessé d'exister ! Peut-on alors visiter — au sens propre — l'Acadie ?

Quant aux Acadiens, c'est autre chose. Descendants de l'ancienne colonie fondée sur les rives de la baie Française, ils sont répandus un peu partout, comme le laisse entendre M. Tremblay. Que je voudrais avoir plus de temps à ma disposition pour en arriver à définir les caractéristiques qu'il faut avoir pour s'appeler « un Acadien » !

Je veux vous dire ma très grande satisfaction de voir s'ébaucher un programme d'études sociologiques sur les Acadiens. Avec la thèse de maîtrise de M. Camille-Antoine Richard et les recherches de M. Tremblay, nous entrons dans une ère nouvelle, j'en suis sûr, et je m'en réjouis, car nous en avons un immense besoin.

On ne doit pas s'attendre à une critique du travail de M. Tremblay. Je constate qu'il apprend à nous connaître, à nous observer avec l'objectivité d'un chercheur consciencieux et la compétence d'un professionnel ; il a pris connaissance d'un grand nombre d'ouvrages publiés chez nous et sur nous ; et il trace un sérieux programme de recherches.

Le travail qui vient d'être présenté m'intéresse vivement. Je pourrais peut-être différer d'opinion sur certains points de détail ; peut-être pourrais-je apporter ici ou là quelque suggestion comme complément à l'exposé. Mais j'attache peu d'importance à ces questions de détail.

Comme l'a souligné M. Tremblay, on a beaucoup écrit sur les Acadiens. La liste bibliographique qu'il fournit, bien qu'imposante, est loin d'être complète, surtout si l'on devait inclure tous les articles de revue et toutes les brochures. Évidemment, ce n'est pas la quantité des pages écrites qui intéresse un auditoire du calibre de celui auquel je m'adresse ; j'aurais souhaité qu'on sélectionne mieux les travaux qui méritent d'être signalés dans un colloque de haute tenue universitaire.

M. Tremblay a insisté sur l'importance, au moins quantitative, des ouvrages historiques sur les Acadiens. La classification qu'il a adoptée est significative. Il a partagé la documentation sur les Acadiens en deux grandes classes : d'une part, les travaux d'histoire ; d'autre part, *tout le reste*, divisé en huit catégories — je ne suis pas convaincu de la justesse de la subdivision, mais qu'importe ! Je voudrais ajouter que même « tout le reste », nous aimons l'étudier dans la perspective de l'histoire, que ce soit la paroisse, les missionnaires, l'éducation, etc.

Les Acadiens sont avides d'histoire. Nous avons des histoires de toutes les nuances : histoires savantes, histoires superficielles, histoires objectives, histoires partiales, histoires à intention apologétique, histoires générales, histoires locales. Sans prétention, je me qualifie d'historien amateur, et je me présente à vous comme président-fondateur d'une société historique très vivante établie il y a deux ans ; c'est donc dire que j'aime l'histoire, et je prêche la fidélité au passé, parce qu'il contient les lignes de force du présent et de l'avenir. Je vous prie de vous rappeler

ce que je viens de dire quand vous entendrez ce qui va suivre. J'ai pris cette précaution oratoire parce que je veux en arriver à soutenir un peu en paradoxe qu'il faut aussi savoir rompre avec le passé ; une collectivité peut se vouer à la stagnation en s'attachant trop servilement à des formules qui vieillissent. Il ne suffit pas d'étudier le passé. Il est tout aussi important de suivre l'évolution dynamique d'un groupe social ; et c'est pourquoi les recherches sur le comportement d'une communauté dans le présent sont aussi indispensables que l'histoire pour préparer l'avenir. Or, les Acadiens ont beaucoup étudié leur histoire ; quant aux recherches scientifiques sur leur comportement présent, M. Tremblay a raison de dire que « nous en sommes à la période des premiers balbutiements ».

Permettez-moi d'insister. M. Tremblay prétend que la dispersion occupe une très grande place dans nos études historiques. Je suis d'avis qu'il exagère, mais pour lui donner un peu raison, je commence ce nouvel exposé en parlant de dispersion. Voici. Un siècle après la dispersion commençait le mouvement de la Renaissance acadienne. C'est un phénomène sociologique du plus haut intérêt. Les pionniers du mouvement avaient comme point de départ une population pauvre, illettrée, dispersée, sans chefs, et qui avait développé un écrasant complexe d'infériorité ; ce sont ces infortunés qu'il fallait sortir de la léthargie, auxquels il fallait faire prendre conscience des possibilités d'une vie collective organisée. L'équipe des chefs a réussi ce tour de force. Perspicaces, ils ont su découvrir et exploiter les thèmes et les procédés susceptibles d'éveiller dans l'âme de la population entière des sentiments de fierté, d'optimisme et de confiance. Sous leur inspiration, les Acadiens se sont mis à trouver leur passé glorieux, leurs traditions riches, leurs ancêtres héroïques. L'initiative a été génératrice de vie sociale ; elle a révélé une communauté de besoins et d'aspirations. Il en est résulté : la définition d'un bien commun, la convergence des énergies dans des entreprises communautaires, l'établissement de cadres sociaux et le choix d'emblèmes d'un puissant symbolisme : fête nationale, patronne, drapeau distinctif, hymne national. Dans sa thèse de maîtrise, c'est cette période d'élaboration de la « mentalité acadienne » qu'analysait Camille-Antoine Richard. L'action de l'équipe a très profondément influencé la pensée collective des Acadiens. Je regrette que le temps ne permette pas de nous étendre, et qu'il faille passer si brusquement, sans transition, à un autre point.

Mon impression, c'est que les Acadiens restent trop fidèlement attachés à des formules d'un passé décadent, alors que, depuis un quart de siècle surtout, les conditions de vie ont évolué de façon quasi-incroyable. Voyez l'armature présente des institutions acadiennes : journal quotidien, radio et télévision françaises, écoles modernes, organisation diocésaine dépassant les espérances de la génération précédente (création de l'archidiocèse de Moncton ; transport du siège épiscopal de Chatham à Bathurst, création des diocèses d'Edmundston et de Yarmouth) ; voyez aussi ces nouvelles caractéristiques de psychologie collective chez les Acadiens : diminution d'un type de patriotisme sentimental alimenté autrefois par l'éloquence pathétique dont les foules étaient friandes ; une plus grande maturité intellectuelle qui permet un examen plus scientifique des problèmes ; une diminution de l'attitude isolationiste qui caractérisait les relations des Acadiens avec les Anglo-Canadiens aussi bien qu'avec les Canadiens français du Québec ; enfin, ajoutez une participation assez confortable à la prospérité économique contemporaine.

Au congrès de la Société nationale des Acadiens en 1960, j'avais exposé ces mêmes idées, insistant sur l'importance de repenser nos positions pour adapter davantage notre action collective aux exigences de la vie contemporaine. Comme les anciens ont fait preuve de clairvoyance et de sens d'adaptation, il nous faut aujourd'hui être aussi perspicaces et versatiles qu'ils l'ont été en adaptant nos théories, nos objectifs et nos procédés aux conditions présentes. Ce qui implique une sérieuse étude des conditions présentes.

Pour reprendre l'expérience de l'École de la Renaissance dont je vous parlais, pour arriver à redéfinir le bien commun avec le même sens d'adaptation dont nos prédécesseurs ont fait preuve au siècle dernier, il faut commencer par poursuivre une analyse scientifique du comportement de la collectivité acadienne — lequel comportement est infiniment plus complexe qu'il ne l'était il y a 75 ou 100 ans. Il faudrait une enquête approfondie sur les courants d'opinions et de sensibilité, sur les éléments dynamiques de la vie acadienne, sur l'efficacité ou l'inefficacité des cadres existants et les besoins de structures nouvelles, et surtout sur les causes de défection — car il y en a.

Un dernier commentaire : M. Tremblay a choisi comme centre de ses recherches un modeste milieu de la Nouvelle-Écosse. Il s'est dit heureux d'avoir comme commentateur un néo-brunswickois. On comprendra que le milieu où j'évolue est bien différent. On y trouve les plus forts tronçons de la population acadienne, nos plus imposantes institutions, les principaux foyers d'influence. Mon objectif inavoué était d'insinuer auprès de M. Tremblay que là aussi — là surtout ! — il était important de poursuivre un programme de recherches sociographiques.

Clément CORMIER, C.S.C.

Recteur de l'Université Saint-Joseph,
Moncton, N.-B.